

E. GALITAIRE

Pour la Pensée

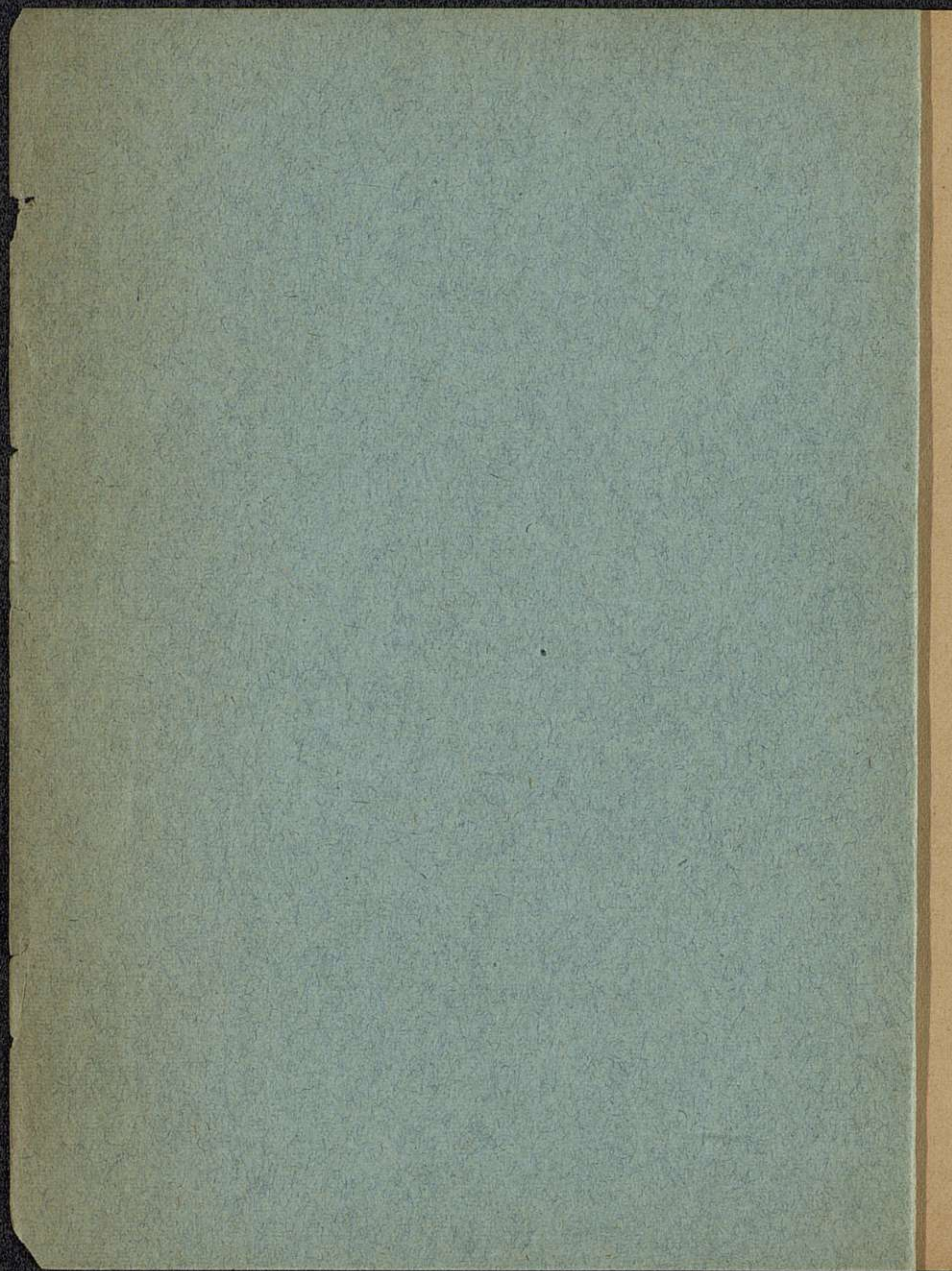
Notes d'émancipation démocratique.

10 centimes.

Spa.

La Gazette de Spa,
et de l'Arrondissement de Verviers.

1900.



*Au Peuple, aux Esclaves, afin qu'ils pensent
un peu — et ainsi s'affranchissent de plus en
plus et règnent au plus tôt — ces quelques lignes
sont dédiées.*

E. G.

Vois, pense et dis.

Tu es un homme : penses-y sans cesse.

Homme tu es, et roi de la création.

La création, elle, est matière organique, tout est matière organique, et de toutes les choses organiques, homme, tu es à la tête. Mais en admettant ta supériorité, tu n'es cependant aucune classe à part : tu es simplement et uniquement une créature perfectionnée dans la création, c'est à dire dans la nature ou dans la grande masse organique.

Homme, tu es d'abord un animal : un animal plus beau, moins beau, plus grand, moins digne, que tes frères, les autres animaux — c'est selon.

Tu es un animal, en tout cas. Si tu t'en froisses, c'est que tu manques d'intelligence, et alors tu rentres plutôt dans la catégorie des êtres inférieurs.

Donc tu es un animal — un bel animal, si cela peut te faire plaisir. Au demeurant, je suis aussi un animal.

Un animal, puisque tu es construit de la même façon, ou à peu près, que les animaux proprement dits. Si cela peut faire ton bonheur, nous dirons que c'est l'inverse qui a lieu et que ces derniers sont semblables à ta chère personne.

Mais tu restes bien un animal : un être possédant des organes identiques à ceux du lion, qui t'inspire une sainte horreur, et dont tu te moques... au jardin d'acclimatation ; à ceux du singe, que tu imites plus souvent que tu ne te l'imagines ; à ceux du chien que tu maltraites parfois, que tu sacrifies à tes mauvais sentiments...

Tu demeures donc bien un animal qui, à l'exemple de l'aigle planant dans les airs, toutefois règne généralement au plus haut rayon de l'échelle animée.

Au suprême degré, en d'autres termes au-dessus du tigre, avide de sang — dont tu suis à l'occasion l'exemple ; au-dessus de l'hyène — dont tu es le triste émule lorsque tu attaques par derrière ; au-dessus du vautour et du corbeau — au rang desquels tu te places lorsque tu continues à t'acharner jusque sur les cadavres ; au-dessus du cafard et du hibou — dont tu te rends digne lorsque pareillement à eux tu accomplis tes crimes dans la nuit. Car tout cela ne forme qu'un, il y a parenté évidente, il y a similitude indéniable, et dans le physique et dans le moral. Les organes essentiels sont bien les mêmes de part et d'autre : cœur, cerveau, fibres, du protoplasme des deux côtés. Pour ce qui regarde l'instinct et l'intelligence, idem. Alors ! ?

Une seule chose, homme, t'autorise à figurer en première ligne. Et cette chose unique, c'est tout bonnement le plus grand développement de tes centres cérébraux, sans plus. « De l'homme à l'animal, a dit Broca, dans le cerveau et dans ses fonctions, tout se réduit à une question de degré. »

Tu es à la petite souris, symbole de la finesse, ce que la petite souris est à la tête du mouton, miroir de stupidité — ce qui précède, rapport bien entendu à l'intellect.

Cette différence suffit, homme, roi de la création, à la magnification de ton être, parfois si sublime, trop souventes fois si bas.

Un hymne donc à ton intelligence, caractéristique de ta prépondérance !

Tu es un homme, penses-y sans cesse !

D'après la loi religieuse, c'est à Dieu tout-puissant que tu es redevable du don, qui t'élève à la dignité royale. Nous nous bornons à croire, nous, que cette faveur dépend seulement de la bonne qualité de la machine, que l'on appelle le corps humain, dépend seulement du cerveau, centre de toutes les facultés. Mais peu importe l'origine : tu crois à une intervention divine, c'est ton droit ; libre aussi à nous, de n'y pas croire. Au fond, cela ne change rien à l'affaire.

L'affaire ici est la reconnaissance d'une supériorité, qui est l'intelligence.

Puisque nous avons force et qualité, montrons-le réellement.

Il faut faire le plus grand usage de son intelligence. Mais il ne suffit pas d'en user : il faut aus-

si la soigner et la préserver tout aussi rigoureusement que les riches préservent leur *petite santé*, en se couvrant de pelisses et de peausseries.

A cet effet, rien qui puisse lui porter dommage : pas de vitriols, pas de narcotiques, la tempérance dans la vie, la sobriété dans le boire et le manger.

Un emploi religieux de cette chose magnifique et divine, l'intelligence !

Lis, apprends, étudie. Peu importe ce qui te tombe sous la main, puisque tu as ton intelligence, qui se chargera de ramener tout au point, sinon ce serait douter d'elle, et alors il n'en pourrait plus être question.

Vois, cherche, scrute, observe, mais sincèrement et honnêtement, toutes choses, partout, dans tout, avec la conscience du devoir, de faire servir et de la sorte glorifier, cette différence qui te distingue des créatures inférieures.

Pousse dans tous les domaines tes investigations, pour toi-même et pour tes frères, les autres hommes, dans le souci du bien que tu peux faire, et dans l'amour de la science et le triomphe de la vérité.

Penses-y, à tout ce qui tombe sous tes yeux ou frappe tes oreilles. Examine sous toutes les faces.

Fais la preuve de tout ce qui se trouve sur ton chemin ; analyse, mûris, pèse, car il y a ici-bas des gens qui ont intérêt à te tromper, des amis en apparence qui, pour assurer leur domination, au besoin achètent les consciences en atrophiant sans scrupule les cerveaux.

Approfondis, en conséquence, toutes choses, ab-

solument toutes choses : autrement à quoi te sert ton esprit, et qu'est-ce, sinon une injure à cette Force-matière qui gouverne le monde ?

Vois, pense et dis aussi. Pourquoi conserver pour toi seul des observations et des pensées dont tu peux faire profiter tes semblables ? Ah ! dis, dis hautement, courageusement s'il le faut. Répands la bonne parole, à profusion, quelle qu'elle puisse être, pourvu qu'elle sorte comme l'eau cristalline, limpide, vraie.

Le reste se fera.

Pour ta grandeur et pour ta dignité, homme, aie la force de penser et le courage de dire.



Méprise et hais

Pour ta grandeur et pour ta dignité, homme, aie la force de penser et le courage de dire.

Mais cependant malheur à toi si tu penses et si tu dis, car penser c'est t'affranchir, et combattre la servitude c'est un crime qui mérite le châti-
ment.

Penser, qui est la glorification, l'hymne à la Force créatrice, penser, c'est la négation des trois quarts des choses d'ici-bas, créées par des hommes, de chair et d'os comme toi, dans leur besoin de domination, dans leur soif inextinguible des richesses, favorisés par cet autre esprit opposé, la soumission aveugle, si fortement ancrée dans les masses, inlassablement avides de servir. Penser, c'est voir, voir à la clarté éblouissante du soleil, voir tout ce qui sert à tromper, à apeurer, à domestiquer, à cacher, voir les stupidités, les épouvantails, les jongs, les mensonges. Penser, c'est reconnaître le néant des lois, des doctrines, des principes surannés, c'est rejeter tout ce qui n'est ni démontrable, ni démontré, c'est l'élévation de la création par la créature au suprême degré de la grandeur, de la beauté et de l'idéal. Penser, c'est devenir meilleur.

Mais penser, c'est aussi un crime, une incroyable audace : tels les cas de Socrate, Jésus, Jean Hus. Sous peine de horions, il est défendu de penser : il faut admettre, voilà le fait. Sinon gare au grincheux ; on le poursuit, on le persécute, on l'affame — lui et les siens — s'il le faut : voilà les suites. Penser, c'est voir le monde mal fait et le vouloir supérieur, c'est aimer le redressement des inégalités sociales, c'est toujours plus de liberté, plus de justice, plus de bonté. Mais tout cela comporte des concessions, des sacrifices, et c'est ce à quoi on ne peut se résoudre, ce qu'il ne faut à aucun prix, et pour cause.

Pense, et tu seras condamné. Ne pense pas, tu seras un bon homme, une bonne bête enfin, dont on se gaussera, et tu seras exploité. Ne pense pas, et tu seras un monsieur *comme il faut* ; pense, et tu seras une canaille ou un *socialiste*. Et l'on s'attaquera à toi, on t'injuriera, on te calomnierá, on te coupera les vivres, si nécessaire.

Malgré tout cela, pense, homme. Au demeurant, tout est lutté dans ce monde. C'est savoureux aussi la persécution, et le fruit qu'elle enserme est même bien doux. Et puis, c'est digne de l'homme. Et puis c'est nécessaire pour haïr, et pour mépriser surtout.

Pour haïr tout ce qui est exploitation, exploitation de la pensée comme la misérable exploitation des corps ; pour haïr les menteurs et les trompeurs, les oppresseurs ; pour haïr la force au service du mal, au profit des puissants et des mauvais bergers.

Pour mépriser, ô beaucoup, beaucoup mépriser !

Pour mépriser tous ceux qui, par crainte des coups et par peur des attaques, ne se soucient aucunement des combats qu'il faut livrer, n'osent affronter la bataille, alors même que les plus précieuses garanties de civilisation sont compromises, pour ainsi se complaire dans le *bourgeoisisme* le plus inquiétant et le plus révoltant, en se bornant à jouir, indifférents devant l'avenir, même devant l'avenir de leurs enfants.

Pour mépriser profondément tous ceux-là aussi, qui ne sont rien et qui sont tout. Qui ne sont rien, pareils aux précédents ; qui sont tout, des êtres hybrides. Qui ne sont rien, qui n'ont aucun courage, aucune dignité, aucune fierté ; qui sont tout, de toutes les castes, de toutes les religions, de toutes les opinions, lorsqu'il y a quelque chose à la clef, quelque bénéfice en jeu, lorsqu'il y a à tendre la main. Les *nageurs*, ou les opportunistes, ou les possibilistes : en un mot, ce que l'on appelle si justement les plats valets, les créatures humaines sûrement les plus viles, et qui profitent néanmoins de toutes les situations...

Pour mépriser enfin tous ceux qui, soufflets suprêmes à tout honneur, inférieurs encore aux filles de joie qui, en vendant leur corps, conservent une certaine excuse du pain quotidien, prostituent leur âme et leurs actions, traitent leur conscience comme une marchandise, tout en s'en prenant au passage aux honnêtes gens, dans leur nécessité des'efforcer à répandre sur eux la boue,

pour se refaire un semblant de virginité : les êtres tout à fait immondes, ceux-là — bandits ou misérables — qui, quoi qu'ils aient et qu'ils fassent, restent cependant délaissés, fuis, abandonnés, partout, par tous, tel le Mercier mis à jamais au ban de l'humanité. . .

Pour mépriser et pour haïr, homme, vois, pense et dis. Vas-y, car pour ta réputation, tu dois être soldat de l'avenir. Et dans tes heures de découragement, reconforte-toi par ces belles paroles de Séverine :

« Avez-vous, parfois, dans les bois tout pleins d'angoisses, dans les ténèbres accrues de la dernière heure, dans le frisson pénétrant de l'invisible, vu se lever la tremblante aurore, effacée et transie comme une tourterelle mouillée ?

Par dessus le silence attentif, ce n'était rien d'abord, qu'une pâleur, une touche lactée, un reflet d'albâtre sous les voiles d'ombres — telle qu'une lampe venant de très loin à travers le brouillard.

Mais la lueur ne demeurait pas centrale, s'étendait, envahissait tout le ciel. Les objets devenaient distincts ; un murmure tombait des cîmes ; montait du sol. Délivrée de son deuil nocturne, la terre s'éveillait, ingénue, puérile, avec l'enfance de la journée.

Lorsque, soudain, la première flèche dardait, vibrante, de l'arc d'or. Et l'immense hosannah retentissait, traduisant l'allégresse des instincts

et des âmes, devant la lumière libératrice, la divine chasseresse des doutes, des trahisures et des effrois !

Rentrez dans vos trous, les hiboux, et vous aussi les bêtes dégoûtantes : voici le jour!...»



Aime et glorifie

Oui, homme, vois, pense et dis, méprise et hais. En d'autres termes : examine et condamne, sache fièrement dans le faux et l'arbitraire. Toutefois, n'oublie pas de *reconstruire*, après avoir *démoli* : ici, la balance aux coups que tu as portés, l'équilibre indispensable à l'action de destruction : la chanson d'amour, ou plutôt l'exaltation.

Aime et glorifie : c'est la conséquence logique de ce qui précède.

Il y a naturellement aimer et aimer. Il s'agit moins — ou pas du tout — de l'être de l'autre sexe, qui est pour chaque individu normal le complément déterminé, soit la fleur délicate qui parfume l'existence, soit le camarade d'aspirations et d'idées. Il ne s'agit pas de la fusion régulière de deux facteurs. Il ne s'agit pas de l'amour dans sa conception ordinaire, souvent *outrancièrement et idéalement* égoïste. Il s'agit de cette inclination pour certaines choses, certains principes, certains idéals.

Aime ce qui est bien, ce qui est beau, ce qui est grand, uniquement par amour du Bien, du

Beau et du Grand. Aime tout cela par culte de l'Idéal, parce que l'homme ne doit pas être que matériel : l'intelligence et l'ambition inhérente obligent.

Répudie la contrainte : aime le Bien parce que le Bien est aimable, parce que l'honnêteté, la droiture et l'instinct de perfection l'exigent, et non parce qu'il te promet des bénéfices. Sinon, ce serait placer ta conscience : et l'on ne fait pas de placement de sa conscience, on la donne, on la voue. Celui qui fait la charité, par exemple, la fait par solidarité : celui qui la fait pour être remarqué est un sot, et celui qui, déiste, croyant, la fait *pour être agréable à Dieu*, n'est qu'un *mercanti*, que son Dieu ne peut même raisonnablement récompenser, puisque l'offrande n'est rien moins qu'intéressée et perd ainsi tout caractère de générosité.

L'acte doit être cordial : à défaut de cordialité, raisonné — l'expression d'un devoir moral à accomplir — mais exclusivement désintéressé, pur.

Aime le Beau, parce que le Beau est aussi le Bien. Le Beau, impliquant le Beau au sens moral bien entendu. C'est d'ailleurs la preuve de ton orgueil de le comprendre, ainsi que le courage nécessaire pour atteindre cette compréhension.

Le Beau, et pour commencer la Nature : en même temps, c'est soit admirer la Force physique productrice, soit rendre hommage au Créateur — question d'appréciation.

Aime le Beau, l'idée à réaliser qui le constitue, et surtout ne soit pas trop intransigeant quant

aux méthodes à employer pour y arriver. Tolère beaucoup, pour la fin en vue — qu'il s'agisse de moyens loyaux et honnêtes, assurément. Défends-toi avec acharnement, tant mieux : mais respecte toujours tes adversaires, en les combattant — qu'il s'agisse aussi d'adversaires dignes d'être répondus. C'est beau également, cela.

Aime évidemment le Grand : est-il besoin de le répéter ? Le Grand : le Noble, le Sublime ! Enflamme-toi, camarade : jeune homme surtout, donne libre cours à tes sentiments, car c'est si bien, si beau et... si bon ! D'autant plus que le feu sacré, l'enthousiasme généralement diminuent — non pas avec l'expérience, selon d'aucuns qui n'ont jamais vibré — mais avec l'âge, c'est à dire avec la disparition insensible des forces physiques, amenant régulièrement un affaissement des puissances cérébrales. Ensuite cela dédommage tant et si noblement ! des mesquines vulgarités, dont le chemin de la vie est hérissé. *Va en avant, et la foi te viendra.*

Tu arrives à la vérité. Aime-la : dût-elle être parfois brutale, car c'est là une preuve de sincérité et de conviction.

La sincérité, faut-il en parler ? Même dans l'erreur, la sincérité est adorable, parce que c'est l'équi valent de la certitude, et peut-on blâmer la certitude ? Pascal n'a-t-il pas dit : *Dans ma vie, j'ai changé trente-six fois de certitude !*

Pourrions-nous nous en prendre à quelque adversaire si irréductible que ce soit, convaincu qu'il est dans le bon chemin et que nous faisons fausse

route ? Et c'est si vrai, que l'Eglise elle-même, trop peu souvent, hélas ! pardonne l'hérésie de bonne foi. Respect donc à l'erreur chez les sincères, mais aussi considère comme un devoir fraternel d'éclairer, de favoriser la sortie des ténèbres...

Aime la franchise, qu'elle s'exerce pour ou contre tes opinions personnelles. Mieux vaut devant soi un adversaire catégorique, qu'un mielleux camarade.

Aie donc tes opinions propres : et ne les sacrifie jamais au nombre. Si même tu restes seul, cela ne signifie pas encore que tu as tort.

N'agis pas *par habitude*, parce que M. le docteur procède comme ceci, et que ton aïeul faisait comme cela : c'est détestable, et c'est nier la conscience personnelle.

Des ennemis de toutes les espèces, inqualifiables spécialement, tu en auras sans aucun doute : cela te permettra de vivre d'autant plus agréablement ta *vie intérieure*, où spirituelle ou mentale, que doit vivre proportionnellement chaque être, qui a quelque intellectualité.

Sache retenir : qu'on est ou qu'on n'est pas. On est un homme ou on n'est pas un homme, on n'est pas un demi-homme. L'homme à deux faces est une monstruosité morale.

Aime enfin la pensée : c'est d'elle seule que viennent la vraie notion de justice, la vérité, la bonté. Voilà pour le côté moral. Il va de soi que la pensée engendrant la vérité, la vérité comporte la justice et la bonté — et il serait superflu de causer d'elles.

En aimant la pensée, homme, tu as à vouer un culte à la science. Ces deux choses sont intimement liées l'une à l'autre : la science est le complément, la justification et la démonstration de la pensée, comme la pensée fait la science.

Et l'éminent académicien français, le citoyen Anatole France, prononçait à ce propos, dernièrement, dans un discours au peuple, les remarquables paroles suivantes :

« Vous avez compris qu'on n'agit utilement qu'à la clarté de la science. Et qu'est en effet la science ? Mécanique, physique, physiologie, biologie, qu'est-ce que tout cela, sinon la connaissance de la nature et de l'homme, ou plus précisément la connaissance des rapports de l'homme avec la nature et des conditions mêmes de la vie ? Vous sentez qu'il nous importe grandement de connaître les conditions de la vie afin de nous soumettre à celles-là seules qui sont nécessaires, et non point aux conditions arbitraires, souvent humiliantes ou pénibles, que l'ignorance et l'erreur nous ont imposées. Les dépendances naturelles qui résultent de la constitution de la planète et des fonctions de nos organes sont assez étroites et pressantes pour que nous prenions garde de ne pas subir encore les dépendances arbitraires.

Avertis par la science, nous nous soumettons à la nature des choses et cette soumission auguste est notre seule soumission. »

Voilà pour le côté pratique.

Il ne te reste plus, homme, qu'à glorifier les

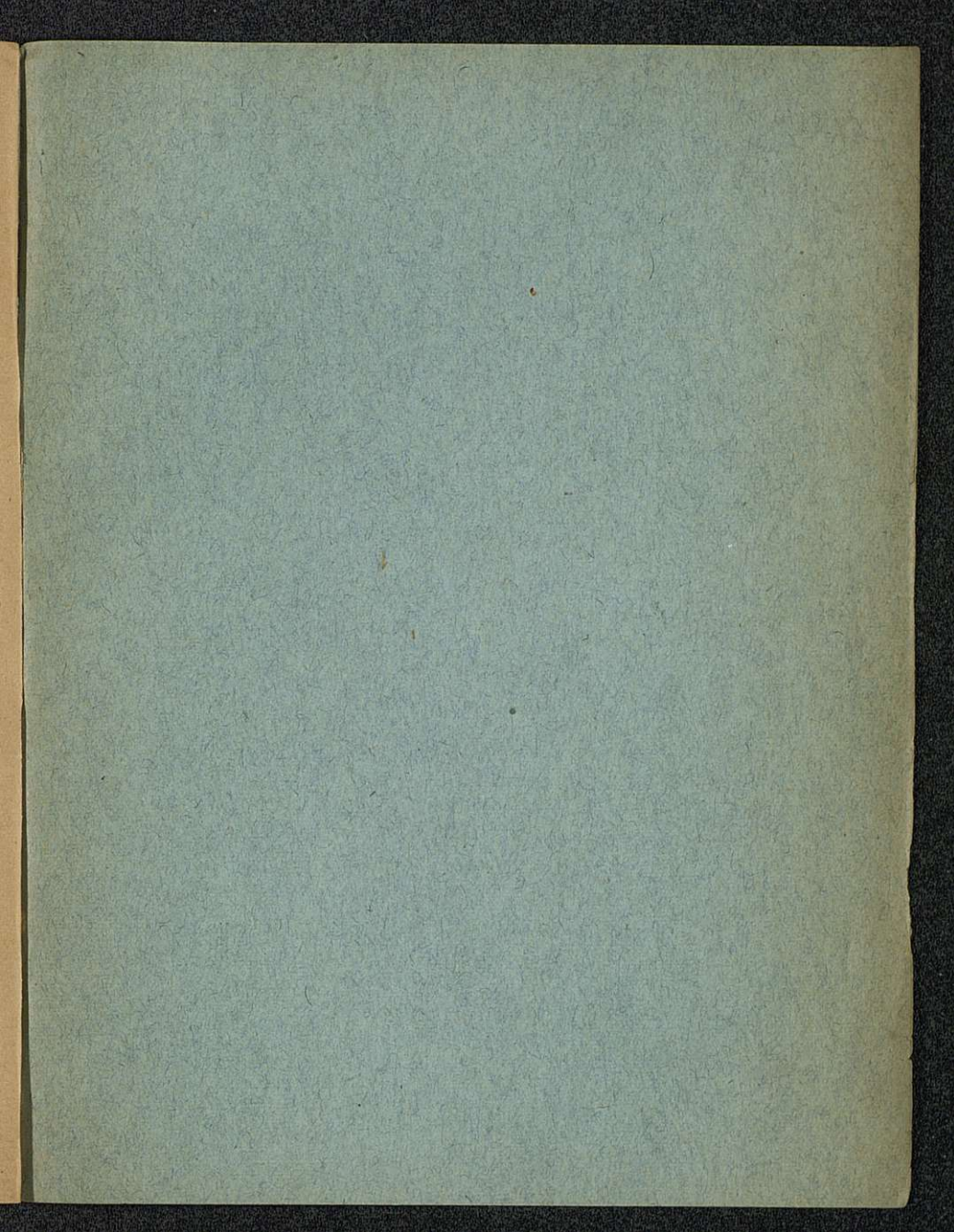
institutions qui se font le gardien de ta dignité, témoignent de ta grandeur, et exaltent tes bons sentiments humains — la solidarité, entre autres. Rends aussi hommage à tes semblables qui, en se dévouant dans les différents domaines, méritent notre gratitude.

* * *

Puisse ce petit rappel à la mémoire faire quelque peu penser à certaines d'entre les nombreuses choses d'ici-bas, qui doivent attirer notre attention, et à ceux qui la sollicitent trop souvent... en vain !

E. GALITAIRE.

Spa, mars 1900.



Lire et répandre

La Gazette de Spa

et de l'Arrondissement de Verviers

*TRIBUNE LIBRE, POLITIQUE,
LITTÉRAIRE & ARTISTIQUE.*



ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE :

Jean DEMARET,

62, RUE DE BARISART, 62,

—o— SPA —o—